

nouvelle tentative de télégraphe transatlantique. Voilà qui transformera le globe en peu de temps. De plus, on va lancer sur les mers le fameux Léviathan, qui doit être à Portland dans quelques jours. Lord John Russell a fait un discours à un grand dîner qui a été donné à bord, et notre ministre des travaux publics, M. Rose, était présent. Le Canada a aussi sa grande entreprise, son pont Victoria, et les ingénieurs viennent de célébrer, par une grande fête, le commencement des travaux du dernier pilier qui reste à faire; une brillante société est descendue, au milieu des rapides, dans le caisson, au fond du St. Laurent; on a fait des discours, porté des toasts, et bu du vin de Champagne, cette indispensable liqueur française, qui arrose toutes les entreprises anglaises ou américaines. Quoique les grandes batailles, comme les grands travaux publics, aient leur raison d'être, espérons qu'à l'avenir le monde se comportera de manière à mériter d'avoir le plus de canaux, de chemins de fer, de ponts tubulaires et de Léviathans, et le moins de Magenta et de Solferino possible!

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Nous avons remarqué dans les journaux des compte-rendus des examens de plusieurs écoles primaires, qu'il nous est impossible de reproduire. Ces écrits font preuve du zèle des localités et aussi de l'importance de plus en plus grande que l'on attache partout à l'éducation populaire. Parmi les écoles qui ont été ainsi signalées par des ans du progrès, se trouvent celle de St. Michel Archange, et celle du village de St. André Avelin, de la Petite Nation. Les commissaires et les contribuables de ces deux localités ont d'autant plus de mérite à entretenir de bonnes écoles, qu'ils le font dans des circonstances tout-à-fait difficiles et exceptionnelles. En terminant le compte-rendu qu'il publie des examens de sa paroisse, M. Ebrard, curé de St. André, insiste avec raison sur les conditions essentielles d'instruction, de moralité et d'intelligence que doit posséder un instituteur, et sur la folie que font un grand nombre de commissaires d'école en se contentant du bon marché pour suppléer à toutes ces qualités. "Autant, dit-il, les bonnes écoles justifient, soutiennent et glorifient cette belle œuvre, autant, il faut bien le dire, quoiqu'avec répugnance, autant les mauvaises écoles violent la nature, le but, les moyens et les résultats de tout système d'éducation et en précipitent la ruine."

—L'Hon. Horace Mann, ancien surintendant de l'éducation dans le Massachusetts, dernièrement directeur du collège d'Antioche, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'instruction publique, est mort à Yellow-spring, Ohio, à l'âge de 63 ans, le 2 du présent mois d'août. C'est un véritable deuil pour tous ceux qui ont suivi les progrès de l'éducation populaire aux Etats-Unis.

—D'après le 2^e rapport des commissaires de l'éducation nationale en Irlande, il y avait dans ce pays, à la fin de l'année 1857, 5,337 écoles en opération, qui étaient fréquentées habituellement par 268,187 enfants; le nombre total des enfants inscrits comme les fréquentant, était de 514,445. Il y avait 13 écoles-modèles de district et 105 écoles nationales d'agriculture. Les recettes des commissaires pour l'année se montaient à £302,224 et leurs dépenses à £289,425.

—Nous voyons par le dernier rapport du Dr. Forrester, surintendant de l'instruction publique dans la Nouvelle-Ecosse, qu'il y a dans cette province 1,123 écoles subventionnées par le gouvernement, qu'elles sont fréquentées pour 34,053 élèves, dont l'instruction coûte au gouvernement 4s. et aux contribuables 9s. 8½d. par tête. Le salaire moyen des instituteurs est de £38 16s. et la durée moyenne de l'année scolaire 91 mois. Il y a 51 écoles de grammaire. Le gouvernement a dépensé cette année £600 pour l'achat de livres d'école et l'on y est presque arrivé à l'uniformité.

—L'Etat du Wisconsin vient de passer une loi pour l'établissement de bibliothèques de paroisses. Les livres qui devront composer ces bibliothèques, seront achetés par le surintendant de l'instruction publique et distribués aux paroisses en proportion du montant de leurs contributions locales pour cet objet.

BULLETIN DES LETTRES.

—Les lettres françaises viennent de faire une grande perte: Mme. Desbordes-Valmore est morte il y a quelques jours, à la suite d'une douloureuse et longue maladie.

Mme Desbordes-Valmore était née à Douai (Nord) vers 1786. Sa carrière a été une suite de pèlerinages à travers les vicissitudes d'une vie partagée entre les joies et les douleurs de la poésie et le culte des vertus domestiques.

Mariée à M. Desbordes-Valmore, elle l'a suivi dans ces campements successifs dont se compose l'existence nomade de l'artiste dramatique. Mme. Valmore était née pour le chant, pour le demi-jour rêveur de la poésie, non pour le théâtre et la pleine lumière de la rampe. Cependant, ses succès à la scène ont été nombreux et marqués; ils ont laissé de vifs souvenirs: c'étaient surtout des succès de larmes, dont ses maîtres eux-mêmes, les Elleviou, les Martin, ne pouvaient se défendre; elle avait l'é-

loquence du sentiment; elle avait dans la voix je ne sais quels attendrissements sympathiques.

Cet accent sympathique est resté vibrant et vivant pour nous dans les élégies, d'un entrainement à la fois chaste et passionné. Les premières poésies de Mme Valmore datent de 1818-1819. Depuis, l'auteur a successivement publié plusieurs volumes d'élégies et de chants sous ces titres: *Poésies* (3 vol. 1839); *les Pleurs* (1833); *Pauvres fleurs* (1839); *Boisquets et Prières* (1843).

Mme Valmore a laissé également plusieurs volumes d'une prose fine et très-émue: on y sent toujours le poète sous le prosateur. *L'Idée* d'un poëte contient des pages d'une exquise et pénétrante distinction. Le poète savait conserver à sa prose les rares qualités qui font la véritable charme de sa poésie, — ajoutons son originalité très-distincte. La même plume sentimentale, mais délicate, qui a écrit les *Veillées de Jéhu* (1821) a tracé aussi pour l'enfance des *Contes* et des *Heures inspirées* par le sentiment le plus vrai, par l'observation attentive et attendrie de la mère de famille. *Ses Anges de la famille* (1835), *ses Jeunes Titres et Jours* (1856), ouvrages couronnés par l'Académie française, sont une bonne action dans cette vie à qui n'ont pas manqué les épreuves de la femme et de la mère.

La passion dans l'amour et l'amitié, la passion dans la douleur, l'incertitude palpitante et vibrante, telle est la note qui distingue le talent lyrique de Mme. Desbordes-Valmore des autres talents lyriques contemporains. Elle avait le cri de l'âme, et ce cri ne s'éteindra pas avec elle dans la tombe. L'histoire littéraire écrira son nom au premier rang parmi les poètes dont se glorifie à juste titre la muse lyrique du XIX^e siècle. — (*Revue Européenne*.)

—L'Académie française vient d'accorder le prix Monthyon, fondé pour récompenser l'auteur du livre le plus propre à propager les œuvres de charité et qui consiste en une somme de 2000 francs, à M. Charles Lafond, auteur des *Légendes de Charité*.

—Les deux anciens ministres de Louis Philippe, MM. Thiers et Guizot, sans dire toutefois comme Virgile: *Deus nobis haec otia fecit*, profitent de leurs loisirs que leur fait le gouvernement absolu de l'empereur, pour se livrer tout entiers au culte des lettres, qui leur avait autrefois ouvert les sentiers du pouvoir. M. Guizot est à la veille de publier le troisième volume de ses mémoires et M. Thiers le 1^{er} volume de son Histoire du Consulat et de l'Empire, commencée à une époque où l'auteur était loin de prévoir qu'il le continuerait sous un nouvel empire.

—Une revue française vient de se fonder à Londres sous le titre de *Rue indépendante*. Elle est dirigée par M. Masson, du collège de Harrow, et publiée par M. Jeffs, de Piccadilly.

—M. Méry a entrepris une tâche qui eût été une mauvaise plaisanterie de la part d'un auteur doué d'une verve moins facile, et qui même pour lui n'est pas encore une gageure bien heureuse. Chaque semaine il doit publier un chant sur la guerre d'Italie. Il en était rendu à sa huitième semaine et à son huitième poème lorsque la paix est venue interrompre sa course poétique; mais il ne se tient point pour battu et il a défilé sa dernière pièce à l'armistice. Les prochaines auront sans doute pour titre, la Paix, le Triomphe, le Retour aux Foyers?

Voici comment après des récits de combats et de victoires, après les dramatiques tableaux des sanglantes mêlées, le poète revient à de plus consolantes peintures.

Oui, Napoléon III, dans sa haute pensée,
A compris les devoirs de l'œuvre commencée.
Il pouvait, en suivant au grand lac du Tyrol
De l'aigle paternel l'infatigable vol,
Voir les quatre cités et se rapprochant d'elles
Broyer sous le canon leurs quatre citadelles.

Oui, bénissons la paix, qui donne à l'Italie
En deux mois sa grande œuvre à peu près accomplie.
Glorifions celui qui pose de sa main,
Une puissante écluse au flots de sang humain.
Et l'armée? Oh! bientôt dans l'air pur qu'elle arrive!
Quand elle touchera la maternelle rive,
La foule lui dira, venue à flots épais:
La plus belle victoire est celle de la paix.

Ces vers et presque tous ceux que Méry a improvisés pendant la guerre, sont considérés comme un véritable trésor national, par des critiques qui ne veulent point admettre qu'un poète se croie obligé de rimer à pas de course. "*L'auteur a peu près accompli*," s'écrit l'un d'eux à quelque chose de charmant. Napoléon premier ne faisait rien par à peu près. Et puis "il est vrai que

La plus belle victoire est celle de la paix.
C'est là un triomphe que l'on peut se donner encore bien mieux sans combattre." On cite aussi comme exemple d'un conceit *italianissime* le mot un peu risqué qui termine cette autre strophe du poète Marseillais.

"Les augures latins consultés sur l'Adige,
Etaient déjà pour vous, car un nom de prodige,
Montebello, courait dans l'azur radieux,
Et la voix d'un héros tonnant dans l'espace
Sur la rive disait à la France qui passe:
Enfants vous êtes vos vœux!"